

In vita veritas

Armand Progin - 4A

C'était une nuit d'encre, une de ces nuits qui dévorent l'homme. La maison était grise, éteinte. Elle frissonnait : on n'avait pas fait de feu. Quel silence dans cette maison, on eut pu croire que cette cuisine où s'entassait la vaisselle à laver, ce couloir aux murs émaillés de photos du bon vieux temps, ce bureau où les araignées tissaient inlassablement leurs fils d'argent, tout cela, on eut pu croire que c'était à l'abandon, que l'habitant était parti pour de grandes vacances. Mais il était toujours là, dans le petit lit de la plus petite chambre, emmitouflé, ceinturé de trois couvertures : il se préparait à partir. Pour de grandes vacances. Des vacances sans fin. Il n'était pas pressé. Il savait que ça pouvait prendre du temps. Il pensait à ceux qui l'avaient précédé et ceux qui le suivraient, quand ce serait leur tour.

La mort vint cependant. Elle était là, perchée au-dessus du lit. Qu'est-ce qui pouvait bien faire peur à l'homme ? Ce visage au regard doux, presque compatissant ? Cette sérénité qui engourdissait lentement son corps infirme ? Ou alors ces bras translucides qui l'enlaçaient pour le lever du lit ? Nous sommes aveugles au-dedans de nous-mêmes, pensa-t-il. On se laisse gouverner par l'instinct de survie, soumis à la fébrilité d'un corps pressentant sa dégradation prochaine. Il était comme un nouveau-né que sa mère berce doucement contre elle lorsque sans un bruit, son âme se libéra et s'envola comme un oiseau sort de sa cage. Et dans la nuit froide et sombre fila une étoile au ciel.

Il voyait sans voir. Comme si sa mémoire ou une nouvelle réceptivité, métaphysique, avait pris le relais des sens désormais éteints. Il volait. Il contemplait les lumières terrestres se transformer en lucioles, les bâtisses retourner à la poussière et s'abîmer ce monde où tout n'était que perpétuel mouvement, changement, recommencement. Autour de lui, d'autres étoiles gagnaient le firmament, s'arrachant à l'attraction de l'Humanité et à mesure que celle-ci s'éloignait, que les dernières amarres rompaient, il éprouvait une légèreté grandissante et une plénitude dans tout son être. Temps, espace, poids, toutes les mesures auxquelles il s'était cru indubitablement enchaîné s'estompaient, fuyaient comme du sable entre les doigts d'un bambin et il n'en gardait plus qu'un souvenir indistinct.

Ils étaient finalement arrivés. Ils attendaient. Quelqu'un ou quelque chose, une présence ou un événement. Devant eux, un halo de lumière se dressait, comme un voile sur un univers inconnu. Pas un bruit, rien qu'un calme sidéral et toujours cette sensation de complétude. Ils passèrent à travers. Il les suivait, il n'eut rien pu faire d'autre d'ailleurs. L'endroit l'attirait, inexorablement. Puis la lumière s'atténua et le

contours d'un paysage se dessinèrent. L'Éden. Une nature verdoyante à perte de vue, des collines et des plaines fertiles d'une végétation généreuse. Partout ils croisaient des animaux paisibles et le chant des oiseaux ponctuait délicatement le silence du lieu. Tous alors s'éparpillèrent, lui seul resta à l'orée de ce paysage idyllique et luxuriant. Il semblait se tâter, quant à la direction à prendre. Où aller ? Dans quel but ? Il lui sembla entendre, non loin de là, l'écho de voix humaines et il se résolut à s'en approcher.

Derrière les taillis, une colline, et à flanc de colline, une tonnelle, dont la lune découpait le reflet dans le lac situé un peu plus bas. Ils étaient une dizaine sous la treille rafraîchissante, assis en cercle sur de longues pierres lisses. Au centre, un imposant cristal de roche était enfiché à même le sol. Les personnes présentes s'entretenaient avec vigueur, mais sans parvenir à détacher leur regard de cette étonnante souche minérale, qui n'était guère plus brillante qu'un tesson de bouteille abandonné sur une plage et ridé par le sable.

Il était arrivé silencieusement. Une jeune femme lui fit amicalement signe de venir les rejoindre. L'orateur du moment – un original, pensa le nouveau venu – était en plein discours. Et ne lui prêtant qu'un regard dédaigneux et succinct, il continua sa longue argumentation :

« Oui, ô sages oreilles qui m'écoutez, je ne le répéterai jamais assez, rien ne saurait se placer au-dessus des plaisirs de la bonne chère : qu'importerait-il sinon de vivre ? Auriez-vous donc refusé les richesses que notre planète nous offrait en abondance ? La vie sur Terre est courte, j'ai donc fait gage d'en profiter pleinement. Et n'ai-je pas été comblé ? C'est assurément aux banquets les plus prestigieux, aux mets les plus exquis, aux bras des femmes aux formes les plus enchanteresses et aux coupes jamais vidées du meilleur nectar que je dois la jouissance de cette existence, morne et insipide sous tous ses autres aspects. Non, personne n'eut jamais été plus heureux que les bons vivants. Quiconque possède le sens des réalités terrestres ne peut que m'approuver. » Et sur ces mots, l'homme de tous les excès cueillit voluptueusement une belle grappe qui se balançait dans la brise, accrochée au treillis.

Un homme de haute stature se leva alors dans l'auditoire et toisant fièrement du regard celui qui venait de parler, l'apostropha en ces termes : « Je vous trouve bien bas, Messire Alcibiade, de glorifier en tout point ce qui relève de la débauche et de ce qu'il y a de plus vulgaire chez l'homme ? N'avez-vous donc aucun sens de la grandeur, de l'élévation ? Laissez-moi vous sortir de votre aveuglement : en effet,

j'ai retiré de mon propre parcours terrestre que nul autre art que la guerre ne traduit mieux les aspirations de l'homme vers ce sentiment d'absolu. Donnez-moi un bouclier, une arme, un destrier, je serai heureux : donnez-moi une belle et noble cause à défendre, serait-ce au prix de ma vie, je serai le plus heureux des hommes. Ah, braves compagnons de jadis, où êtes-vous ? Vous souvient-il de ces glorieuses batailles où les grands hommes d'alors croisaient le fer, où nos vies se suspendaient ? Bref, sans aucun doute, c'est à cheval et l'épée à la main que j'ai vécu les moments les plus exaltants de mon existence, c'est en combattant le Mal et ses serviteurs que j'ai pu ressentir partout dans mon être cet élan de vitalité. »

« Le cristal ne brille toujours pas », fit remarquer quelqu'un. Le cristal, briller ? Pourquoi ? Les questions se bouscuaient dans sa tête. Il aurait bien aimé être quelque peu éclairé sur la question, mais la jeune femme, secouant sa chevelure aux reflets d'or, coupa net le chevalier.

« Et l'Amour, Sire Roland, qu'en faites-vous ? N'est-ce pas là, précisément, que la griserie nous est la plus forte ? Qu'avez-vous à nous parler de guerres et de combats, qui ne témoignent que d'une chose : la sanglante brutalité des mâles ? S'il est un fond commun à toute l'Humanité, c'est bien ce qui relève de l'amour ! Et quoi de plus doux, de plus beau, de plus absolu que d'aimer ou d'être aimé ? Jamais passion ne brûle tant un être, jamais ce dernier n'est plus volatile : ceux qui, comme moi, ont éprouvé la puissance des sentiments m'appuieront sans aucun doute, car tout être, dès que le frivole Cupidon l'a pris pour cible, entre dans une effervescence sans égale. Corps et âmes se déchirent, s'unissent et se déchirent à nouveau ; souffrance et bonheur alternent semblablement et tous ces transports plongent le cœur aimant ou aimé face au grand mystère du pourquoi de l'existence. Je donnerais tout pour ressentir à nouveau, ne serait-ce qu'un bref instant, ce frissonnement intérieur, malheureusement trop éphémère. »

« J'ai connu l'amour, Mademoiselle, l'Amour avec un grand A, celui dont vous nous avez loué la brûlante euphorie. Cependant, permettez-moi d'affirmer que nous ne sommes malheureusement pas égaux devant ses feux : j'avoue que jamais, au long de mes jours sur terre, je n'ai pu ressentir tant de joie profonde à travers mon être. »

Celui qui avait prononcé ses paroles était maigre, le corps immobile, le regard perdu dans l'infini. Seules tremblaient, bien que posées sur ses genoux, ses mains immenses et caleuses. « Ce qui remplit le vide renfermé par l'humaine condition – car c'est bien de cela dont nous parlons à présent –, je l'ai trouvé au volant d'une voiture. Ces instants de plénitude étaient rares mais l'essentiel est qu'ils existaient

bel et bien. Ces jours de grand soleil, lorsque les chromes des fuselages argentés étincelaient, poussés par les ovations des spectateurs, nous nous élancions à corps perdu dans des courses insensées. À chaque virage planait sur nos têtes l'ombre mortelle, sa faux tournoyait et s'abattait aveuglément. Mais alors, sur le serpent de bitume, bercé par le ronronnement du moteur aux tonalités sans cesse changeantes et caressé au visage tantôt par Zéphyr, tantôt par Aquilon, j'atteignais cet enivrement salutaire qui, l'espace de quelques minutes, me faisait goûter à la joie de l'existence et me faisait croire que l'homme pouvait être heureux. »

Il se fit un grand silence. Un rayon de lune filtrait à travers la treille. Ceux qui avaient parlé se dévisageaient, comme si chacun attendait que l'autre reprenne, réagisse, place ne serait-ce qu'un seul mot dans ce vide béant. Ceux qui étaient restés muets baissaient le regard, pour ne pas rencontrer accidentellement celui qui les interrogerait. Lui restait impassible, perdu dans les méandres de ses pensées. Enfin, la jeune femme, tout en réarrangeant ses longs cheveux, se tourna vers lui et dit : « Et vous, que pensez-vous de tous cela ? » Il crut pouvoir décliner par un léger signe de la tête, mais le chevalier Roland, en habile escrimeur, empêcha l'esquive : « Parbleu, Sieur, c'est vrai : quelle est pour vous, la plus grande ivresse dans le bas-monde ? » Tous les regards avaient subitement convergé vers lui et le centre de gravité avait glissé du cristal à sa réponse. Une longue, très longue minute s'écoula. Puis il prit une grande mais discrète inspiration et commença :

« Je suis tout à la fois honoré et embarrassé, frères et sœurs d'Humanité, que vous accordiez quelque intérêt à mon avis, mais je crains fort de vous décevoir. Je n'ai en effet aucune histoire à raconter, car j'appartiens à ceux que l'on caractérise de banals. Aux yeux de beaucoup de mes contemporains, j'étais comme transparent, on ne me remarquait pas. D'ailleurs, ai-je essayé un jour d'attirer l'attention ? Je crois pouvoir dire que non. Mais revenons au sujet qui nous intéresse. Vous me demandez ce qui m'a procuré la plus grande euphorie dans mon existence – ils acquiescèrent, suspendus à ses lèvres et au flot tranquille de ses paroles – : eh bien, je dirais que ma vie entière a été un enivrement total. Je n'ai pas eu part comme vous, Alcibiade, aux grands plaisirs des papilles et d'une charmante compagnie ; un repas frugal, mais non dépourvu de saveurs et partagé avec mon chat sur les genoux me comblait tout autant. Je n'ai jamais touché à une arme, messire Roland, mais quelle était intérieurement ma joie quand je voyais deux amis fâchés se réconcilier et leur amitié continuer comme si de rien n'était. Si nous autres humains

avons toujours excellé dans l'art de la division, nous avons pu quelquefois réinstaurer la fraternité humaine. Jamais, Mademoiselle, je n'ai pu aimer ou être aimé comme il en a été pour vous ; j'entretenais cependant pareille liaison avec la nature. Combien de fois ai-je glorifié au fond de moi-même la mère des couchers de soleil et du doux chant des oiseaux, pour l'enchantement que tous deux me procuraient ? Quant à vous – dit-il en s'adressant au mélancolique pilote –, sachez que je suis un adepte de la marche, mais la simple brise qui gonflait la toile usée de mon paletot, suffisait à me griser entièrement. Oui, vraiment, chaque instant, chaque rencontre, chaque jour me plongeait dans cet état que vous décrivez si bien : cette décharge d'adrénaline, où tous vos membres brûlent du même feu. Et je ne peux qu'être reconnaissant à la vie de m'avoir offert ces moments de bonheur pur. »

Il achevait à peine qu'une lueur étincela au milieu d'eux. Le cristal, encore vitreux tantôt, exposait ses mille et une facettes translucides à ses spectateurs ébahis. La lune eut semblé terne à ses côtés, et peureuse, s'était cachée derrière une colline.

Un être étrange parut. Sans bruit. Il était là, tout simplement, vêtu d'une cape sombre. Il promena lentement son regard sur l'assemblée, une pointe d'acier qui transperçait les âmes et les lisait comme si elles eussent été transparentes.

Il s'arrêta sur lui. Puis il parla d'une voix profonde et gutturale : « Viens, suis-moi. Mon nom est Charon, je suis chargé de t'emmener. Vers où, je ne puis te le révéler. Mais c'est ton dernier voyage, sois-en persuadé. » Il s'avança, tendant une main blanche comme neige, mais le dénommé Alcibiade se mit audacieusement en travers de son chemin. « Ô grand Charon, vas-tu prendre avec toi cet homme, qui vient tout juste de rejoindre cette mystérieuse contrée où nous attendons tous le passage vers l'au-delà, alors que j'y patiente depuis des lustres, moi, Alcibiade ? S'il n'est pas de justice en ces lieux sacrés, où se trouve-t-elle alors ? » La réponse fut sans appel : « Tu montres là, Alcibiade, ton habituelle impudence. Qu'invoques-tu le nombre des années, alors que nous ne sommes plus à la portée du Temps aux avides crocs : voici l'ultime preuve de ton attachement au monde sensible que tu as pourtant quitté. Qui es-tu d'ailleurs pour t'opposer à une décision qui te dépasse ? As-tu seulement été consulté ? Reviens, je te l'ordonne, à de justes sentiments et profite – ceci est aussi valable pour vous autres – de cet endroit paisible et bienfaisant pour faire la lumière dans ton esprit enfumé où règnent obscurité et désordre, puisque ta vie mortelle ne t'a pas suffi. »

Ainsi s'exprima le mystérieux nocher. Puis, lentement, ils s'éloignèrent sans se retourner. Une barque qui glissait sur les eaux sombres du lac les cueillit au rivage. Elle passa derrière une colonie de roseaux, et disparut.